

Prologue

Mon amour, mon enfer s'est noyé en mer, emporté par une lame. On a retrouvé ses vêtements sur la plage. Je suis libre enfin, et si désespérée de l'être.

Victor aimait se baigner à Matrouh. Nous y avions une petite maison, loin du Caire où nous vivions. Nager le mettait dans le même état d'esprit qu'écrire : conquérant parce qu'ignorant de la distance à parcourir.

Certains – ses amis notamment – font courir le bruit qu'il s'est suicidé. Ils me donnent tous la nausée à se fourvoyer dans des ouï-dire. Pourquoi se serait-il donné la mort ? Il n'était pas malade, ni atteint de ces souffrances qu'aurait pu provoquer la promiscuité avec ses chères *vénus-vulgaris*. C'est qu'il en a fréquenté de ces immondes caboulots ! Il fallait qu'il trempe sa plume dans la chair glauque de négresses, qu'il éjacule son trop-plein de concentration.

S'il avait perdu ses capacités intellectuelles, il aurait mis fin à la tyrannie de sa déchéance. Mais non, il était encore et toujours le seul traducteur auquel on se référait au Caire. Ne comptaient d'ailleurs plus que les livres et leur tentative d'enfermer le monde. Victor y trouvait des constructions bien plus maîtrisées que dans la vraie vie !

Oh, je sais trop bien ce que les bourgeois de notre ville susurrent entre leurs murs criblés de perfidie. Quand ils me saluent rue El-Manakh, c'est de cet air hypocrite qui compatit en même temps qu'il vous accuse d'avoir poussé votre mari à bout.

Ils ne savent pas. Personne ne sait rien. Rien de cet homme froid, implacable, insensible, imbu de savoirs parce que ne supportant ni la contradiction ni les rapports de force. Ils ne savent rien de sa jalousie paranoïaque où toute affirmation de soi devient une offense de l'autre.

Rien de l'abominable mensonge qui nous lie.

Je suis de cette génération où l'on ne parle pas de ses états d'âme, et encore moins de la furie qui vous domine parfois. D'un milieu où l'on se tient, où la passion, l'errance des sentiments se soignent comme une maladie... Le souci de soi pour ne pas en donner à l'autre... Mais tant pis, j'ai un âge maintenant où l'on peut tout raconter sans simagrées, sans crainte de ne pas être aimable.

C'est un véritable tour de force que de solliciter mes souvenirs. Je n'ai pas de goût pour la nostalgie, apanage des vieux. Je ne les fréquente pas, d'ailleurs, pour éviter les effets de miroir. Si mon arthrite au poignet se réveille, je me terre chez moi. Parler de son corps n'est jamais signe de grande fraîcheur.

Mon fils Raoul me trouve narcissique. Je le suis, pathologiquement. Un bouton sur le nez et je retourne toutes les glaces de la maison contre le mur. Celles qui ont le goût de plaire s'arrangent pour transformer une petite laideur en agrément. Moi, je m'aveugle plutôt que de duper un autre que moi-même. Quoique... Si je songe à ce que j'ai fait...

Je suis tombée follement amoureuse de Victor, j'avais dix-neuf ans, il en avait trente-deux. Ce jour d'avril 1862, quand il débarqua chez nous, au Caire, j'étais dans le jardin à cueillir du *luisa* dont j'écrasais les feuilles pour en humer le parfum citronné. Le soleil couchant se voilait

d'un crêpe gris de poussière au passage incessant de chameaux, cavaliers et carrosses circulant place El-Ezbekiah sur laquelle donnait notre maison. Le sol avait pourtant été mouillé dans la journée par ces petits arroseurs publics que je guettais enfant assise sur le mur d'enceinte. Une outre en peau de bouc sur le dos, ils projetaient de l'eau en marchant et ne manquaient jamais de m'asperger en me voyant.

Il est apparu dans l'allée d'orangers, longue silhouette voûtée, tenant un pied d'appareil photographique, suivi de deux fellahs portant une lourde malle. Le visage volontaire, éclaboussé de boucles brunes, les yeux profonds et fixes, marqués de cernes. Il inclina légèrement la tête pour me saluer tandis que je regardais tour à tour cette malle mystérieuse à cause du poids énorme qu'elle semblait renfermer et sa redingote qui lui prenait si bien la taille.

Je me souviens encore parfaitement de ce moment à cause de son habit. Je n'en avais encore jamais vu de noir si ce n'est dans la revue *La Mode illustrée* que nous recevions avec plusieurs mois de retard. Mon père, le seul Européen que je fréquentais, m'avait accoutumée à une veste vert bouteille à gros boutons de métal. Marek, notre serviteur, ne quittait pas sa chemise et son turban blancs, sabre au côté, retenu par une écharpe de soie. Et voilà que j'avais sous les yeux un modèle d'élégance parisienne. Même fatiguée et défraîchie, cette redingote portée sur un pantalon orné d'un galon sur la couture extérieure laissait soupçonner la douceur de la serge de laine.

J'étais fascinée. Avec celle-ci s'introduisaient dans la maison la nouveauté, l'exotisme de Paris, la transgression, la figure de George Sand qui avait adopté un temps

toute la panoplie du garçon, redingote, pantalon, gilet, cravate, bottines. Son travestisme m'avait marquée parce qu'il lui permettait d'être des deux sexes à la fois, une inclination que mon père, par sa façon de m'élever, avait cultivée chez moi.

Je n'avais pas été éduquée à être une femme, ni à me faire remarquer comme telle. Je ne rêvais pas de toilettes fragiles, de salons mondains, de conversations futiles, de galas frissonnant de crinolines, d'amour courtois ou de libertinage.

Ma mère morte en couches, aucune autre femme n'avait occupé une quelconque place chez nous. À observer et à vivre au milieu de caractères féminins plutôt qu'à lire ceux décrits par Balzac, j'aurais sans doute mieux compris la société dans laquelle évoluait Victor. Je crus que l'on pouvait dominer les hommes par la distinction de l'esprit, sans penser à user, pour séduire, de roueries, de mimiques, d'intrigues, de jolies phrases entrecoupées de silence.

L'atmosphère d'érudition qu'avait créée mon père, Joseph Agoyan, constituait mon seul décor. Architecte réputé et bibliophile impénitent, je le soupçonne d'avoir multiplié les contrats en France et en Grande-Bretagne pour courir les librairies et les ventes aux enchères alors qu'il aurait pu travailler au Caire, Ismaïl Pacha s'étant piqué d'européaniser notre ville. Il collectionnait livres, atlas, gravures sur l'Empire ottoman et sur Constantinople dont sa famille arménienne était originaire. L'inventaire doit compter aujourd'hui près de cinquante mille ouvrages.

« Quel besoin d'aller dans le monde quand le monde vient à toi », me disait-il chaque fois qu'il me dévoilait sa dernière trouvaille.

J'ai grandi ainsi, en changeant de pièce et d'étage au fur et à mesure que la bibliothèque gagnait du terrain. Matrice entre toutes les matrices, chambres et boudoirs s'y ramifiaient pour se fondre.

J'aurais pu en vouloir aux livres de me chasser, je les ai avalés pour ne pas me laisser dévorer. Et comme pas un seul ouvrage ne m'était interdit, de Diogène Laërce à Victor Hugo, des traités de médecine à ceux d'astrologie, des œuvres complètes de Titien que j'aimais par-dessus tout contempler à celles de Delacroix, le sentiment de liberté était total. Tant que je ne posais pas de problème, mon père ne m'en posait pas, tel était le contrat tacite qui m'autorisait toutes les lectures, même licencieuses. Un contrat que Victor à sa manière respecta un certain temps, ne voyant en moi qu'un être asexué. Mon père ne voulut pas considérer que j'étais une fille. Victor ignora que je ne savais comment l'être.

Soumise à cette éducation littéraire, je menais une existence recluse. L'extérieur me parvenait au gré des pages avidement parcourues et mon voyage immobile me procurait toute la palette des sensations, jusqu'à ce que cet inconnu fasse irruption. Quelque chose d'animal se déchaîna en moi avec une incroyable soudaineté. Jamais mes héros de papier ne m'avaient physiquement bouleversée. Longtemps après que cet homme eut disparu à l'intérieur de la maison, je restai sidérée, sans bouger, mes gerbes de fleurs dans les bras.

Marion Spicer venait d’emménager rue Cadet, à deux pas de l’hôtel des ventes de Drouot. Tombée sous le charme des volumes d’un duplex, elle n’avait pas prévu que la dénomination « appartement d’architecte » impliquerait de cohabiter avec certaines incongruités.

Désarmée de n’avoir pas le bras assez long pour changer une ampoule camouflée derrière l’immense panneau en acrylique translucide du couloir, elle se prit, ce matin-là, à arpenter les lieux en quête d’autres écueils.

À quoi songeait-elle lorsqu’elle avait visité l’appartement ? Elle avait dû occulter les questions fonctionnelles pour ne pas voir que les colonnes de lumière de la chambre d’amis, constituées de verres dormants fixes, étaient impossibles à nettoyer. La pièce, aveugle à l’origine, risquait de le redevenir très vite.

Les matériaux... Oui, c’était pour le mélange de verre, d’acier et de granit noir qu’elle avait eu un coup de cœur. Nobles, soyeux et résolument modernes, ils calmaient, par leur aspect massif, la hauteur vertigineuse de la construction. Même la cuisine, ouverte sur le salon aussi spacieux qu’un loft, était faite de panneaux de granit dans lesquels s’encastraient des machines de professionnel. Si le frigidaire tombait en panne, c’est à coups de marteau-piqueur qu’il faudrait l’en extraire...

Elle était là à nourrir les pensées les plus effroyables, quand le téléphone du bureau sonna. C'était si rare qu'elle tendit l'oreille avant de grimper quatre à quatre l'escalier qui menait à l'étage. Elle eut à peine le temps de répondre que Didier Combes s'écriait dans l'écouteur :

« T'as lu la dépêche ?

– Quelle dépêche ?

– Celle que je t'ai envoyée.

– Attends, j'allume mon ordinateur.

– Non, j'attends pas. Tu me rappelles. »

En reposant le combiné, Marion se demanda comment l'accablante chaleur n'entamait pas l'énergie du policier. Depuis qu'ils enquêtaient ensemble sur les archives volées du musée privé de Chantilly, il était survolté. Josianne Aubert, la conservatrice, avait beau être une de ses amies, et l'obligation de résultat une affaire d'honneur, il devait être sacrément cuirassé pour se soustraire à la fournaise.

Il était à peine dix heures du matin et elle avait déjà le visage moite. Elle savait qu'au fil de la journée, penser, bouger, parler lui deviendrait de plus en plus pénible. Pas une brise pour adoucir les jours caniculaires sous ces combles. S'il n'y avait Didier Combes pour la sortir de son apathie, elle se coulerait dans un bain d'eau froide, avant de filer se liquéfier dans son lit.

Le policier devait sentir, pour bien la connaître, qu'elle traînait des pieds dans cette enquête. Ce vol n'avait rien de palpitant. Les cambrioleurs s'étaient emparés des inventaires du musée, listings de prêts, correspondances, notes biographiques, albums de photos et avaient négligé la collection de tableaux XVIII^e qui formait l'essentiel du fonds. Spécialiste de cette époque, Marion aurait préféré courir après un pastel de Quentin

de La Tour plutôt que des vieux papiers. Mais plus problématique encore, elle ne savait comment s'y prendre: c'était bien la première fois qu'elle avait à déterminer les circonstances d'un délit, trouver le mobile et le coupable.

Chasseresse redoutable, elle avait jusque-là travaillé en chambre pour la société Art Lost, traquant sur les catalogues de ventes les œuvres d'art volées que des marchands véreux ou peu scrupuleux proposaient aux enchères. Sur les sept mille tableaux de maîtres et meubles d'époque volatilisés chaque année, une quantité re ssu rgissait un jour ou l'autre sur le marché. Instinctive, butée, fouineuse, et dotée d'un œil exercé, elle avait jonglé avec des milliers d'informations provenant du FBI, d'Interpol, de la Brigade de répression du banditisme pour authentifier des objets litigieux, parfois maquillés, et les faire retirer des ventes publiques. À charge ensuite aux policiers de remonter les filières.

Se mettre à son compte était une idée de Didier Combes. Elle se serait bien tenue à l'écart du milieu quelque temps, l'héritage de son père la mettant à l'abri du besoin¹. Était-ce la peur de se couper du monde, la crainte de l'oisiveté, d'être persécutée par des pensées aussi navrantes que celle de lister les extravagances d'un appartement? Elle avait fini par céder à l'offensive de séduction du policier pour créer une agence de détectives privés spécialisée dans le vol d'œuvres d'art. Didier Combes prévoyait de la rejoindre après avoir tiré sa révérence à la Brigade de répression du banditisme. À la tête du Groupe des antiquaires, l'élite en matière de trafic d'œuvres, il la soutenait, officieusement pour le moment, dans ses missions.

1. Voir *Le Collectionneur*, Éd. Liana Levi.

Marion ouvrit sa messagerie mais aucun document n'était joint. Le policier avait encore fait une mauvaise manipulation. Elle appela son assistant pour se faire renvoyer le mail. Inadapté aux nouvelles technologies, Didier Combes avait décidé d'anticiper sa retraite. S'il n'était que les affaires à traiter – environ cent cinquante par an... Mais l'internationalisation des enquêtes et des moyens de communication complexifiait les réseaux et vissait les hommes derrière des écrans. Or, lui était de la vieille école. Il aimait battre le pavé, au contact de marchands et de restaurateurs qui savaient pouvoir se déles-ter d'informations sans les retrouver couchées sur un procès-verbal. Il ne ratait aucune exposition, suivait les ventes aux enchères, lisait gazettes, revues d'art, monographies. Sa mémoire visuelle était infailible, capable de repérer dans une vitrine un objet volé vingt ans plus tôt. D'où son surnom «l'Homme aux yeux d'or». Baptisé aussi «Vicomte» dans le milieu en raison de son ascendance aristocratique, il était de ceux dont on saluait la capacité d'étonnement et d'analyse, la rigueur, le goût du bel ouvrage jamais sujet à la dictature de l'urgence, des qualités de moins en moins cultivées.

Avoir Didier Combes à ses côtés rassurait Marion. Il l'avait prise sous son aile, élue comme sa seule interlocutrice à Art Lost. Il connaissait ses travers et ses compétences. Elle n'avait rien à lui prouver. Désormais, elle allait pouvoir travailler à son rythme et choisir ses affaires, quoique, si elle en avait eu deux à mener de front jusqu'ici, c'était le bout du monde. Son ancienne patronne verrouillait les réseaux pour préserver son pré carré. Marion était une concurrente redoutable, considérée comme la meilleure dans le staff des limiers.

La meilleure ! Le mot soulevait parfois chez elle du désarroi. À quoi bon ces efforts quand seulement douze pour cent des objets d'art dérobés étaient retrouvés ? Elle avait longtemps opposé cet argument pour ne pas se lancer dans l'aventure. Comment pouvait-on vendre un service sans résultat garanti ?

«Aucune victime un peu argentée ne se résout à une perte», martelait le policier qu'elle soupçonnait plus attaché au cheminement d'une enquête qu'à son dénouement. Certaines institutions préférant ne pas déclarer le vol par crainte que les donateurs ne s'éclipent, les particuliers de peur que leur prime d'assurance n'augmente, avaient officieusement besoin de recourir à des détectives.

«718000 euros. La photo ancienne la plus chère au monde», titrait la dépêche AFP qu'elle finit par découvrir sur son mail. Le 18 juin, à Londres, Christie's avait dispersé la collection de photographies du banquier anglais Jeane Hames et créé la surprise avec l'enchère record d'un nu féminin de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Marion se demanda pourquoi Didier Combes la lui avait envoyée avant de s'arrêter sur le nom du photographe : Victor Leclair. Elle fronça les sourcils. Deux albums de l'artiste figuraient sur la liste des archives soustraites au musée de Chantilly. Ni elle, ni Didier n'avaient réagi sur le coup, la conservatrice n'ayant spécifié la disparition d'aucun document de valeur autre qu'historique.

D'ailleurs, le fait que Victor Leclair, mort en disgrâce au Moyen-Orient, oublié durant plus d'un siècle, sans personne, pas un photographe de sa génération, un écrivain, un chercheur pour se souvenir de lui, enflamme

soudainement le marché semblait prendre tout le monde de court.

Une pièce jointe était associée au mail. Marion s'empressa de l'ouvrir. Apparut sur l'écran le visage agrandi d'une femme dont elle n'aurait su dire s'il était jeune ou non. Pommettes saillantes, menton volontaire, immenses yeux d'une grande tendresse à moins que ce ne soit de la tristesse... Cette première impression d'une figure sans âge disparut aussitôt la photo remise à l'échelle.

Marion resta un instant absorbée par la plénitude du modèle allongé de côté, avec grâce et mollesse, sur un canapé Récamier couvert d'un tissu de velours. Assurée de sa séduction, tournée vers le spectateur l'incitant à découvrir son corps aux formes pleines éclairées d'une douce tonalité terre de Sienne, elle posait une main sur son sexe tandis que sa longue chevelure claire dissimulait une partie de son buste.

Le regard de Marion ne s'en serait pas détaché, s'il n'y avait eu en point de fuite, sur la droite de l'image, un guéridon avec un cadre posé dessus où se discernait le portrait d'un homme.

« Tu peux me dire, toi, ce qui fait qu'une photo d'un type sorti de nulle part atteint un prix pareil? s'étonna à son tour Didier Combes qu'elle avait rappelé.

– D'après ce qu'en dit l'expert dans la dépêche, on ne connaît que quatre nus dans l'œuvre de Leclair dont celui-ci. L'effet nouveauté a dû jouer. L'homme était quand même aussi célèbre que Nadar ou Niepce en son temps, même si aucun d'entre eux n'en a parlé dans ses écrits.

– Je trouve ça dingue... Dire qu'on le considère comme la plus grande redécouverte du XXI^e siècle! C'est quand même phénoménal... »

Marion songeait que le phénoménal se logeait jusque dans la vie romanesque de ce photographe brièvement évoquée dans l'article: inventeur de procédés, portraitiste de Napoléon III, sollicité par l'écrivain Prosper Mérimée, alors à la tête de la Commission des monuments historiques, pour photographier les plus beaux sites de France avant leur restauration, il avait ouvert un studio rue Saint-Antoine fréquenté par la cour. Mais dépensier et mauvais gestionnaire, il avait fini par se ruiner. L'homme, voulant se rétablir financièrement, avait accepté de s'embarquer dans une expédition scientifique qui l'avait mené au Liban où il avait disparu dans des circonstances mystérieuses.

Cette vie pleine de zones d'ombre, ce destin de héros de fiction donnaient à la photo un cachet tout particulier.

«C'est Josianne qui va être sous le choc... Deux albums de Leclair..., reprit le policier.

– Tant qu'on ne sait pas ce qu'il y avait dedans...

– Oui, mais si c'est de même valeur, ça donne un mobile au vol.

– Le vol s'est produit trois semaines avant la vente. Il aurait fallu être devin pour savoir que cette photo allait battre tous les records.

– Ou bien être dans les secrets de l'expert.

– Impossible ! La photo a obtenu dix fois le prix de son estimation d'après l'AFP. Il a dû être le premier surpris ! rétorqua Marion qui imprimait en même temps l'image pour tenter d'en mieux percevoir les détails.

– Peut-être l'acheteur s'est-il montré prévoyant ?

– Pourquoi aurait-il raflé tout l'historique du musée ? Il n'y a pas un seul papier de donation, d'achat, de prêt qui ait échappé à la razzia.

– Pour supprimer des traces... Mais de quoi? » murmura Didier Combes, comme s’il se parlait à lui-même.

Le policier avait l’habitude de jeter à l’envi ses pensées, sans complexe, sans filtre, attentif aux reparties, aimant ces échanges boomerang dont la spontanéité faisait toujours jaillir une idée.

Un long silence s’ensuivit. Marion l’entendait tirer sur sa cigarette tout en songeant au nu de Leclair. Il n’était pas rare que les tirages de photos anciennes surpassent les estimations. Mais l’expert, en ayant sagement remis en selle le photographe, fait de lui une personnalité insolite et réhabilité une production surprenante, avait dû appâter chercheurs de trésors et spéculateurs. D’où ce coup de chauffe sur le marché.

Éric Dagnel était connu pour ses coups d’éclat. Quelques mois auparavant, il avait annoncé à la presse être détenteur du premier portrait réalisé en 1837 par Louis Daguerre. Chiné cent euros aux puces de Vanves, il l’avait conservé en secret durant dix ans. Cette révélation alimenta pendant des semaines les polémiques entre Français et Américains, ces derniers revendiquant la paternité du plus ancien daguerréotype.

« Tu files chez Dagnel, moi je retourne au musée, ordonna Didier Combes.

– Pourquoi ne pas faire le contraire? » demanda-t-elle. Le policier savait interroger les gens, elle sonder les documents. Ils se complétaient. Plutôt archiviste qu’arpenteuse de ruelles, Marion préférait les objets à leurs propriétaires, la chasse aux documents à celle des hommes, le décryptage des informations aux interrogatoires.

« C’est toi qui les fréquentais les experts, non? » lança-t-il. Mesurant soudain que le dernier auquel elle s’était frotté était un escroc, il s’empressa d’ajouter: « Celui-là

est un mec bien. On ne pouvait pas mieux tomber. Le plus compétent en photos primitives. Le plus ancien aussi.

– Je le connais.

– Ben alors! Rassemble tout ce que tu peux trouver sur Leclair. Et tente de savoir ce qui a valu un prix pareil à son nu. Sur quoi on juge la qualité d'un tirage et tout le tralala. On est des béotiens en la matière. Moi, il faut que je vérifie ce qu'il y avait dans ces albums.

– Tu crois à une coïncidence?

– Je ne crois rien, Marion. Mais c'est la première piste sérieuse qu'on tienne. »